

Jésus dans le Coran

Compte-rendu synthétique de la conférence donnée par Madame Geneviève Gobillot, professeur des universités, aux « Amis de l'IDEO » le 16 novembre 2015 à Paris.

La langue du Coran

G. Gobillot débute sa conférence par un certain nombre de considérations relatives au Coran. A plusieurs reprises, nous indique G. Gobillot, le Coran lance à ses lecteurs un défi : « Si vous le pouvez, composez un verset semblable ». Ce défi porte selon elle à la fois sur la langue, le style, le contenu et la hauteur spirituelle du Coran. Elle souligne en particulier la spécificité de la langue du Coran, qui offre une large polysémie. C'est, pour G. Gobillot, une « langue codée, une « langue du sanctuaire » qui se distingue de la langue courante, la « langue des fils d'Adam » pour reprendre la distinction opérée par Bernard Barc dans son ouvrage « Siméon le Juste, l'auteur oublié de la bible hébraïque » (1). Comme dans la Torah, chaque mot dans le Coran a son sens, sa valeur, aucun mot n'est présent sans raison absolue. Et le sens du texte doit être recherché dans le texte lui-même, en particulier à partir des principes de non-synonymie et d'analogie verbale (explication d'un terme par ses autres occurrences dans le texte) c'est-à-dire dans une démarche d'intra-textualité. Mais il faut également admettre, nous avertit G. Gobillot, que le Coran parle aussi de textes qui l'ont précédé, d'écritures dans lesquels il nous invite « à aller voir » (on parle alors d'inter-textualité). Ce sont notamment des textes de la Bible (ancien et nouveau Testament), et des écrits apocryphes (le Livre d'Enoch, le Quatrième livre d'Esdras, le Livre des Jubilés...), dont ceux qui faisaient partie du canon de l'église éthiopienne, comme aussi certains textes de théologiens chrétiens de l'antiquité tardive. G. Gobillot nous indique que, pour cette conférence, elle appliquera cette double démarche –intra- et inter-textualité) à la figure de Jésus dans le Coran.

Une pédagogie de l'effort

G. Gobillot entend nous montrer que le Coran est imprégné de textes et de personnages bibliques. Et en particulier que Jésus est omni-présent dans le Coran, malgré un nombre de citations (sous les titres de Jésus, de Messie, ou de Fils de Marie) inférieur à ceux concernant d'autres figures prophétiques telles que Noé, Abraham, et surtout Moïse. Cela parce que Jésus joue un rôle essentiel dans notre résurrection : dans le Coran, sans Jésus, nul ne pourra ressusciter. Mais cette présence de Jésus est souvent allusive, car il y a dans le Coran ce que G. Gobillot appelle « une pédagogie de l'effort ». L'éducation du croyant est directement liée à l'effort qu'il fait pour comprendre le message coranique. Pour le Coran, le travail de l'intellect, de la raison, est nécessaire à la constitution de la foi. G. Gobillot choisit pour sa démonstration des versets empruntés à deux des sourates du Coran que Louis Massignon appelait les « sourates apocalyptiques », celles ayant trait aux derniers temps, ce qui est la raison pour laquelle Jésus y apparaît autant (y compris sous la forme allusive). Il s'agit de la sourate 18 (la Caverne) et de la sourate 19 (Marie) ; elle y adjoint quelques versets de la sourate 74 (Celui qui est couvert d'un manteau).

La sourate 18 (la Caverne)

Cette sourate évoque l'histoire de jeunes gens qui se cachent dans une grotte pour échapper à un pouvoir polythéiste, et que Dieu ressuscite (de façon temporaire) après leur mort. G. Gobillot souligne que cette histoire était connue de tous à l'époque du Coran. C'est celle qui est appelée dans la tradition chrétienne « les Dormants d'Ephèse », et se fonde sur une caverne découverte au milieu du 5^{ème} siècle près d'Ephèse, avec des momies très bien conservées. Etienne d'Ephèse, l'évêque de la ville, y avait consacré un sermon édifiant, et de nombreux manuscrits chrétiens syriaques racontent cette histoire (18 manuscrits, entre le 7^{ème} et le 15^{ème} siècle). A partir de ce thème de la résurrection temporaire de ces jeunes gens, le Coran nous parle dans cette sourate de la résurrection définitive, celle où Jésus jouera un rôle essentiel pour nous faire passer d'un monde à l'autre. Elle en décèle plusieurs signes dans le texte, qui lui permettent de déduire que Jésus y est extrêmement présent, comme dans beaucoup de passages spirituels du Coran qu'une lecture trop « terre à terre » peut occulter.

De la valeur symbolique de certains nombres

Ainsi, concernant le verset 22, la « conjecture sur leur mystère » n'est pas une simple discussion sur le nombre des jeunes dans la caverne, mais une allusion à la mentalité portant à conjecturer la date du Jugement, en fonction du nombre de jeunes dans la caverne, en utilisant une méthode de numérologie d'origine pythagoricienne. Les nombres donnés par le Coran dans ce verset aboutissent, si on leur applique ces modes de comptabilisation, à 19 et à 33. Or, Jésus, dans le verset 33 de la sourate 19 (Marie) évoque : « Le jour de sa naissance (premier jour), le jour de sa mort (deuxième jour) et le jour où il sera ressuscité « vivant » résurrection (troisième jour) », conformément à un style allusif bien connu à l'époque. Cette formule « le jour où », répétée 3 fois, est en effet un procédé de style qui dans la théologie byzantine signifie que c'est le troisième jour que Jésus ressuscite. Le nombre 33 retenu par le verset est à mettre en relation, selon G. Gobillot, avec la valeur symbolique de 33 qui est, selon la Torah, le nombre de générations après Noé qu'il faudra pour passer au monde futur, « âge des ressuscités », ainsi que le chiffre symbolique de Jérusalem. Voici les précisions que donne à cet égard G. Gobillot : « C'est seulement lorsque naîtra David, à la 33^e génération, que l'histoire de la terre et des cieux (11 + 22 = 33) s'achèvera. Réunis en un seul royaume sur leur Terre (=11) les fils de Jacob pourront alors recevoir le nom « céleste » d'Israël (ישראל = 22) (*Genèse* 35, 9-10). La réunification de la terre et des cieux (= 33) sera alors réalisée : David règnera à Jérusalem dont la valeur numérique du nom (ירושלם) est 33, pendant 33 ans. (1 *Rois* 2,11) »¹. G. Gobillot nous signale aussi les versets 30 et 31 de la sourate 74, qui mettent en avant l'importance du nombre 19, aussi bien pour les Gens du Livre (dont il est censé conforter la certitude) que pour les croyants dans la parole coranique (dont il est censé renforcer la foi). Dans ce contexte, il évoque les 19 anges gardiens du feu. Ce sont les 19 anges que l'on trouve dans le Livre d'Enoch (*I Hénoch*, LXXXII, 9-16), qui sont gardiens du soleil et du calendrier solaire, qui est le calendrier platonicien à 364 jours. Or, dans ce calendrier, qui était celui du Temple de Jérusalem, le 19 correspond au jour de la résurrection de Jésus, intervenue le dimanche 19 Nissan.

¹ Selon Bernard Barc (universitaire, spécialiste des littératures juives et coptes anciennes), dans le système jubilaire qui préside à la composition de la Torah, l'algorithme 32 est le modèle universel duquel tout le système de l'histoire biblique, donc de l'histoire du monde, découle. Le 33 représenterait donc le moment du "Jugement".

Moïse

Revenant alors à la sourate 18, G. Gobillot évoque les versets 60 et suivants, relatifs à Moïse et à un de ses serviteurs. Selon G. Gobillot, ces passages superposent deux éléments. Une aventure de Moïse, où Jésus est signifié par « le poisson » (l'ichtus des premiers chrétiens), « qui prend librement son chemin dans la mer », comprenons la vie éternelle, au verset 61. Et des thèmes du Roman d'Alexandre, ensemble de légendes relatives aux aventures et hauts faits d'Alexandre le Grand (désigné aux versets 83 et 86 de la sourate 18, sous le nom de Zoul-Qaranaym = l'homme aux deux cornes), dont diverses versions étaient déjà connues en Orient, en grec ou en syriaque, depuis plusieurs siècles. Comme Alexandre, Moïse recherche la source de la vie. Le lecteur du Coran est invité à comprendre que le poisson apparemment mort qui reprend vie, c'est Jésus, et que Moïse est à la recherche de Jésus. La Terre promise que Moïse ne verra pas, c'est la résurrection ; et le serviteur à qui Dieu donne la vie éternelle, c'est Enoch, dont la définition coranique correspond à (I Hénoch 1, 8) et (I Hénoch 1, 2)

Jésus, sauveur ?

Au terme de son exposé, et dans le cadre d'un échange de questions et réponses avec l'assistance, G. Gobillot indique que l'on connaissait en Arabie et notamment au Yémen la bibliothèque des esséniens (2), par des juifs qui leur étaient restés fidèles et y ont circulé entre le 4^{ème} et le 7^{ème} siècle. Concernant la personne de Jésus, elle indique qu'il n'est dans le Coran ni Dieu, ni homme, mais un être créé spécialement pour le rôle qu'il a à jouer, et qui l'amène très loin dans l'approche de la divinité. Il est sauveur, mais non pas au sens du Nouveau Testament car le Coran ne connaît pas de faute originelle, mais considère que chacun est responsable de ses propres actes. Il est sauveur et Messie au sens où il joue, pour la Résurrection finale, un rôle protecteur comparable à celui de l'Arche de Noé. Le jour de la Résurrection, c'est en se dirigeant vers Jésus et en passant en Jésus comme dans l'Arche que l'on accèdera à la Résurrection sans être détruit par la fulgurante lumière de la résurrection. Seul un être qui avait lui-même déjà réalisé, vivant (bien que « ils aient cru l'avoir tué » (Sourate 4, v157) une partie de lui n'est pas morte), ce passage par la résurrection peut nous faire passer d'un monde dans l'autre.

Pour G. Gobillot, l'imprégnation de textes bibliques que fait apparaître l'étude du Coran, montre que le Coran déplore le temps où les peuples, juifs et chrétiens de l'Arabie du Sud, qui partageaient ces textes vivaient en paix à l'époque de la Rahmaniyya, sous le règne des Himyar (IIIe-VIe s.) « Dieu les a punis en les dispersant car ils voulaient se disputer », mais son aspiration profonde est celle d'un avenir de réconciliation autour de l'ultime révélation prophétique qu'il apporte. A ce titre il comporte pour Jésus, quoique de façon souvent allusive, un rôle essentiel que certains musulmans (notamment des philosophes, du 7^{ème} au 12^{ème} siècle) et de grands mystiques soufis (dont Ibn Arabi) ont bien compris.

(2) De cette secte juive, contemporaine du début de la période chrétienne, l'historien Flavius Josèphe notait que « à l'aide d'exégèses subtiles, ils recherchaient les sens cachés (de leurs textes sacrés bibliques), qui leur révélaient l'avenir »

Ce compte-rendu, établi par l'association « les Amis de l'IDEO » pour ses adhérents, ne peut être diffusé ou reproduit qu'avec son autorisation.